

— Vous êtes trop galant !
 — Passons sur les mots ; allons rondement au fait ; vous m'aviez promis...
 — J'ai tenu ma promesse, réfléchi, et de plus consulté mon directeur. Après d'utiles conseils, il m'a laissée entièrement libre.
 — C'est un brave homme.
 — Un saint homme.
 — L'un empêche-t-il donc l'autre ?... Enfin, que décidez-vous ?
 — Eh bien ! je ne dis pas non, commandant.
 — Ce n'est pas répondre...
 — Ecoutez : il est deux circonstances dont l'une est de nature à me faire désirer cette union qui, sans l'autre, deviendrait impossible. Il me serait doux d'entrer dans une famille qui compte parmi ses membres un jeune homme aussi pieux que votre neveu ; je n'hésiterais donc plus, si je ne craignais que votre conversion à vous, commandant, ne fût une conversion encore bien tiède, et que le retour à vos erreurs d'autrefois ne vint compromettre mon bonheur dans ce monde et mon repos dans l'autre.
 Javotte qui s'était, pendant sa période, soulevée à la force des poignets, se laissa majestueusement retomber sur son fauteuil, et l'élastique comprimé la fit rebondir deux ou trois fois.
 — Vos scrupules, reprit vivement M. Sauval, sont mal fondés, car depuis cette soirée que, suivant votre désir, je consacrai à écouter en votre compagnie cet interminable sermon du curé de Saint-Roch, ma ferveur a-t-elle cessé de croître ? Quant à Paul, il mérite vraiment plus que jamais la qualification de saint. Ses devoirs religieux l'absorbent à ce point que nous ne nous voyons presque plus... Hésitez-vous encore à prononcer mon arrêt ?
 — Eh bien ! dit la dame en affectant d'être embarrassée et de rougir, je ne dis pas non... mais...
 L'apparition du domestique l'empêcha d'achever sa phrase. Celui-ci venait informer M. Sauval qu'un jeune homme demandait à lui parler sur-le-champ.
 — Un jeune homme ? Qui peut-il être ?... Que me veut-il ?... J'ai beau chercher, dit le commandant... N'importe ! avec la permission de Madame, faites-le entrer.
 Lorsque la porte du salon se rouvrit, M. Sauval poussa une exclamation de surprise. Il venait de reconnaître son neveu. Quant à M^{me} Doucet, elle ne put jamais parvenir à baisser les deux yeux.
 Paul était extrêmement pâle ; une agitation fébrile semblait précipiter tous ses mouvemens. A peine nous laisse-t-il le temps de remarquer les changemens que son extérieur a subis aussi ; constatons seulement une espèce de recherche coquette perçant çà et là dans sa toilette, et entièrement contraire à ses habitudes. Après un

léger salut adressé à la maîtresse du logis, il s'élança vers M. Sauval :

— Pardonnez-moi, Madame, dit-il, de me présenter ainsi à l'improviste, et vous, mon oncle, de vous relancer au milieu de vos visites... J'espère que vous aurez égard à la gravité du motif qui m'a fait agir. Vos conseils les plus prompts et votre concours le plus efficace, mon cher oncle, me sont absolument nécessaires.

— Tes paroles, ton air, excitent ma surprise et mon inquiétude : explique-toi.

— Le sujet de notre entretien serait peu intéressant pour Madame ; je dirai plus, il lui serait sans doute désagréable, et si elle le permet...

— Eh ! morbleu, le plus important est de nous rassurer ; tu peux parler, et je te conjure de le faire au plus vite devant une ancienne amie...

— Je vous obéis : j'ai compté sur vous pour me servir de second ?

— Plaît-il ?

Javotte ne put retenir l'œil qui était baissé, c'est-à-dire qu'il se fixa sur Paul, et la grosse veuve murmura :

— De second... père, sans doute, de parrain pour quelque cérémonie...

— En d'autres termes, continua le neveu du commandant, il me faut des témoins. Je serais trop heureux de vous voir accepter ce titre, et choisir ceux avec lesquels vous partagerez ce triste ministère.

— Parrain !... témoin !... que dois-je entendre par ces mots ?... Le mariage d'un de tes amis, ou un second baptême pour toi ?

— Un baptême... oui... un baptême de sang !

— Sainte-Vierge !

— Quoi, c'est...

— Un duel !

— Doux Jésus !

— Toi, Paul, toi qui te bats ?

Un observateur attentif eût pu découvrir sur le visage de M. Sauval un sentiment d'orgueil prêt à éclater, et bientôt réprimé par un regard courroucé de M^{me} Doucet.

— Paul, as-tu parlé sérieusement ?

— Dieu dût-il me fermer la voie du repentir, je me bats demain.

— Commandant, je ne vous pardonnerai jamais la manière indigne avec laquelle vous m'avez abusée sur le compte...

— Mais ne voyez-vous pas que mon infortuné neveu est tombé en démence... Qui eût été assez lâche pour appeler au combat la douceur, la modestie, la vertu en personne !

— Vos éloges immérités, mon cher oncle, deviennent de cruels reproches. Je suis l'agresseur... Mais il avait osé la calomnie, verser le venin de la médisance sur elle...

— Elle ?...

— Elle ! Doux Sauveur ! s'écrie M^{me} Doucet.

— Elle, que signifie ? Elle, qui donc ? Et depuis quand je vous prie, mon neveu, la charité chrétienne vous fait-elle un devoir, à vous, futur ministre de Dieu, de prendre en main la cause des belles, car je suppose au moins qu'elle mérite ce titre.

— Vous ne comprenez pas, commandant !... Une maîtresse... Oh ! c'est hideux !

Paul s'était de ses deux mains couvert la figure, il voulut se précipiter dans les bras de son oncle ; celui-ci l'arrêta d'un geste sévère.

— Mais c'est un second Nabuchodonosor, que votre saint ! s'écria M^{me} Doucet.

— Paul, continua M. Sauval, ne comptez pas trouver une indulgence que mes nouveaux principes religieux condamneraient. Je serai sans pitié pour l'homme appelé aux fonctions sacrées que vous avez désirées, choisies. Il y a quinze jours, je vous eusse tendu les bras en pleurant de joie peut-être et d'orgueil. Aujourd'hui je vous les ferme... Quant à ce duel extravagant...

— J'attends, j'appelle avec ardeur l'instant où il viendra laver l'empreinte du soufflet que je sens brûler sur ma joue !

— Vive Dieu ! Un soufflet !...

Cette petite imprécation était échappée à Javotte. Au mot de soufflet, elle s'était à moitié soulevée d'un air martial... Le commandant était resté muet, faute de trouver d'expression assez énergique.

— Pour un femme, continua Paul, j'ai promis mon avenir... Avez-vous pensé, mon oncle que je laisserais ternir la croix de mon père ! Craignez-vous qu'il ne me reste pas assez de forces pour tenir l'épée glorieuse qu'il m'a léguée... J'en aurai le courage, cependant !

— Mille diables... c'est bien, cela ! Très bien ! s'écria encore M^{me} Doucet.

Et, entraînée par son émotion, elle ne s'apercevait pas qu'elle n'ouvrait plus la bouche sans proférer un blasphème.

M. Sauval secoua enfin l'espèce de torpeur dans laquelle il était plongé, et, cette fois, son visage tout entier rayonna de fierté. Une lame de bonheur roula comme une perle sur sa joue bronzée.

— C'est mon pauvre frère que j'entends ! C'est lui que je retrouve ! Je vois briller l'ardeur de ses yeux, je reconnais le son éclatant de sa voix.

Et M. Sauval serrait Paul entre ses bras, attachait sur lui des regards de bonheur, comme s'il voyait son neveu pour la première fois. Après ce premier épanchement, il reprit :

— Sans doute, tu dois à la mémoire de ton père de ne pas laisser impuni un tel outrage ; mais son honneur m'est aussi cher qu'à toi. Ton caractère religieux s'oppose à la vengeance, et

je prends en main ta querelle... Car si la même ardeur nous anime, j'ai de plus que toi l'expérience. Tu me voulais pour témoin, je suis ton remplaçant !

— Mon oncle, je ne céderai à personne, pas même à vous, le droit de punir...

— As-tu peur que ma main, devenue trop faible, ne trahisse tes intérêts ?

— Me croyez-vous assez dégénéré pour trembler devant un fer nu ?

— J'aurai pour moi ma vieille routine, une adresse éprouvée.

— Moi, j'aurai Dieu et mon bon droit !

— Demonio !... Satanas !

C'est toujours Javotte, dont l'admiration se résout en un torrent de pleurs et qui a fini par se mettre à jurer comme au régiment. Tout-à-coup elle se lève, saisit le bras du commandant :

— Charles, tu ne te battras pas... et... s'il le faut, pour te décider, j'aurai le courage de te l'avouer... oui, je t'aime !

— Eh parbleu ! répond M. Sauval en haussant les épaules, quand on a fait dix campagnes ensemble, ce serait bien le diable si l'on se haïssait.

— Enfin, tu me comprends : épargne ma pudeur, épargne mon repos !

La veuve, ce qui ne lui était jamais arrivé, baissa les deux yeux à la fois et reprit :

— Du reste, vous ne pouvez, commandant, sans abuser de votre autorité, enlever à votre neveu la gloire de venger lui-même l'affront qu'il a reçu. Voilà mon avis. Maintenant, plus un mot de tout ceci devant moi ; vous m'y avez malheureusement fait jouer un rôle beaucoup trop long. Je ne vous blâme point, Monsieur Sauval, mais j'avais cru votre esprit mieux converti, il est resté tout mondain. Je vous l'ai dit, je vous plains ! Adieu Messieurs... Je prierai Dieu pour vous, Monsieur Paul.

Un geste de congé accompagna ces paroles, dites d'un ton froid et contrit.

L'oncle et le neveu saluèrent M^{me} Doucet. Au moment où Paul passa devant l'amie du commandant, elle murmura à son oreille :

— Ayez soin, jeune homme, lorsque vous serez en garde surtout, de bien tenir le coude au corps et l'épée à la hauteur de l'œil.

— J'espère, dit M. Sauval en prenant le bras de son neveu, que tu vas me faire connaître la source de toutes les inquiétudes que tu me donnes, mon cher petit capitaine.

IV.

ENCORE JAVOTTE.

L'oncle et le neveu, après avoir recommandé au domestique de l'hôtel d'empêcher que nul ne vint troubler leur entretien, s'étaient assis sur le même divan, l'un curieux et inquiet,

l'autre timide et repentant. M. Sauval adressa quelques paroles d'encouragement à son neveu, qui commença ainsi :

— Votre bonté, mon cher oncle, ne saurait justifier ma faute; peut-être n'est-elle pas sans excuse. Je vous ai parlé d'une jeune femme dont je fis la connaissance d'une manière fortuite, en même temps que je retrouvai notre ancien compagnon de voyage, M. Gaston de Briève.

— Oui! j'aime à me rappeler le noble caractère de ce jeune homme, aimant le bien par instinct, comme tu l'aimes, toi, par conviction.

— Apparences trompeuses qui m'abusèrent ainsi que vous.

— Cela est possible, car, sans me piquer d'un grand discernement...

— Permettez que je reprenne mon récit, vous jugerez après.

J'acceptai la place que Gaston m'offrit dans sa voiture, et me trouvai assis à côté de la personne à laquelle je faisais allusion tout-à-l'heure. Elle réunissait toutes les qualités propres à charmer et à séduire. Je ne pus la voir, hélas! sans me sentir ému, dominé, vaincu. J'eus cependant le courage de rompre cette fascination. Dieu ne m'avait pas encore abandonné. Oh! pourquoi a-t-il permis que j'emportasse un souvenir matériel de ma première faute! Ce riche mouchoir que vous avez remarqué entre mes mains y était demeuré, grâce à une malheureuse distraction de ma part. Écoutant un scrupule trop exagéré sans doute, je voulus revoir celle que j'avais dépouillée, et m'excuser auprès d'elle. Je me rendis chez M. de Briève, qui, pour tout renseignement, m'apprit que la belle inconnue visitait souvent un endroit public désigné sous le nom de *Chau-mière*, où il offrit de me conduire. J'acceptai. Le soir même, Gaston m'introduisit dans un fort beau jardin. On y arrivait par une allée bordée de fleurs et d'arbustes étalant leurs riches couleurs, diaprant leurs verts feuillages au milieu d'une atmosphère qu'ils embaumaient et qu'illuminaient d'éclatants jets de flamme. Nous arrivâmes devant un espace réservé, au sein duquel je remarquai, non sans peine, que l'on se préparait à danser. Je songeais à me retirer, mais M. de Briève m'assura que si le spectacle de ce plaisir un peu voluptueux m'était désagréable, il était facile de m'y dérober; et il m'entraîna sous de grands arbres coupés par mille avenues, aux massifs touffus, où les sons de l'orchestre parvenaient à peine jusqu'à nous.

— Il montrait, en agissant ainsi, tu l'avoueras, une délicatesse...

— Dont je lui sus gré... J'admirais depuis quelques instans la hardiesse de jeunes fous qui, montés sur des chevaux de bois ou bien assis dans des chars, se laissaient précipiter du haut d'une montagne au flanc sillonné de rails,

lorsque deux dames passèrent près de nous. A l'exclamation que poussa l'une d'elles, je la reconnus : c'était elle! J'ignore ce qui se passa, mais nous nous trouvâmes bientôt seuls : Gaston et l'amie d'Elisabeth (Elisabeth est son nom) avaient disparu comme par enchantement. Je ne sais encore si j'offris mon bras ou si l'on s'en empara; toujours est-il qu'une demi-heure après nous marchions côte-à-côte, isolés au milieu du monde qui nous entourait.

La conversation vive et enjouée d'Elisabeth me découvrit dès l'abord une âme courant à sa perte, j'y surpris parfois cependant des éclairs de candeur et de dignité; c'était seulement une brebis égarée, mais non point encore assez éloignée du bon chemin pour qu'on ne pût la ramener au bien. Cette tâche me parut glorieuse, je crus bien faire en l'entreprenant. Hélas! ce que je pensais être une inspiration d'en haut m'était soufflé par l'ennemi du genre humain. Que vous dirai-je? dans mon orgueil, je m'érigeai en libérateur, en opérateur de miracles; je voulus dire: « Ouvre les yeux et vois, » et pour me punir, mes yeux se fermèrent, et je rampai abattu aux pieds de mon antagoniste.

— Tranchons le mot: tu devins l'amant d'Elisabeth?... Mais ce soufflet?... ce duel!...

— M'y voici. Je gardai le plus grand secret sur ces coupables relations. Était-ce un sentiment de honte ou d'égoïsme? Peut-être l'un et l'autre. Ce matin, Gaston vint à ma rencontre. « Mon cher Paul, me dit-il, si je vous portais moins d'intérêt, je garderais le silence sur un fait qui vous est tout personnel. Vous êtes le favori de M^{lle} Elisabeth?—Qui a pu?—Qu'importe? vous me remercieriez un jour de mon indiscrétion et du conseil que je vais vous donner. Parlons franc: vous êtes un peu naïf en amour; aussi, croyez-moi, gardez-vous d'aimer M^{lle} Elisabeth d'une passion trop violente et trop exclusive. Si vous sentez votre cœur tout avide encore d'un bien inconnu, s'attacher un peu fortement à elle, brisez aussitôt de tels liens, car bientôt ils vous déchireraient. Les dangers d'un premier amour mal placé sont immenses, et je me reprocherais la part que le hasard m'y a donnée. — Les apparences, m'écriai-je troublé, vous ont abusé sur le compte d'Elisabeth.—Eh! mon Dieu, mon cher, j'en ai fait l'expérience, les dames de cette espèce sont au plus offrant. — Il serait infâme à moi de supposer...—Ah! mon ami, je crains de vous avoir parlé trop tard. Mais j'arrêterai le mal avant qu'il n'ait grandi... j'ai des preuves... une lettre que votre Elisabeth m'adresse par l'entremise de son amie, qui m'a déjà très amicalement délaissé pour un murmuré ou un plus riche.—Une lettre! murmurai-je, les dents serrées.—Un brevet de remplaçant à mon adresse, oui.—Vous mentez.—Prenez garde, monsieur Paul, c'est la première fois que ce mot

m'est adressé.—Oui, vous avez menti! Je bondis... sa main venait de me frapper au visage. Nous devons nous rencontrer demain à Belleville.

Un silence de quelques instants succéda à la voix de Paul. M. Sauval ne tarda pas à le rompre.

— Ton récit, mon ami, n'a point modifié mon opinion sur M. de Briève; je regrette...

— Un calomniateur...

— Cela te plaît à dire et à croire.

— Quoi! vous pensez qu'Elisabeth...

— Eh, mon Dieu! je prévois l'avenir en considérant le passé. Je gagerais trois contre un qu'il a dit vrai. L'amour-propre t'aveugle-t-il au point de te faire espérer que tu fixeras un cœur qui, comme une paume lancée par dix raquettes, a voltigé déjà d'un amant à un autre?

Une pâleur effrayante avait remplacé l'animation dont le feu colorait les joues de Paul, il s'écria avec une espèce d'angoisse:

— Cela n'est pas et ne saurait advenir! Le ciel ne voudra point me punir d'une manière aussi cruelle.

Le commandant hocha la tête.

Un domestique frappa et entr'ouvrit la porte:

— Pardonnez-moi, monsieur, voici une lettre pour M. Paul. Le porteur a dit de la remettre sur-le-champ, et attend la réponse.

— C'est bon, laissez-nous.

Le jeune homme, surpris, ouvrit le billet et jeta les yeux sur la signature.

— C'est de Gaston! que peut-il avoir à m'apprendre?

— Lis donc, marbleu!

— « Monsieur, je veux, quoi qu'il arrive, me mettre à l'abri de tout reproche. Bien que gravement insulté, j'ai peut-être cédé trop vite à un mouvement d'impatience. Je devais, je l'avoue, quelque égard au caractère respectable que vous êtes destiné à revêtir. J'essaierai donc de pallier ma faute, persuadé que vous ne verrez dans ces avances qu'un sentiment de justice. Si mes excuses écrites et verbales, au besoin peuvent vous satisfaire, j'aurai la conscience d'avoir plus noblement rempli mon devoir... »

— Brave jeune homme! s'écria M. Sauval. Il a fallu plus de grandeur d'âme pour tracer ces quelques lignes, qu'il n'en eût montré en croisant une épée. De pareilles excuses sont bien suffisantes.

— C'est vous, mon oncle, qui parlez d'accommodement!

— Est-ce toi qui t'opposeras à une conciliation?

— Oubliez-vous la gravité?

— Oubliez-vous, mon neveu, les préceptes de l'Évangile touchant le soufflet... Je suis loin d'exiger autant...

— Depuis quand l'Évangile est-il le code du soldat?

— Depuis quand l'épée doit-elle remplacer la croix dans la main du prêtre?

Paul, doublement honteux, reprit avec soumission:

— Pardonnez à ma vivacité; je vous obéirai!

— A la bonne heure.

— J'achève l'épître: « Permettez-moi néanmoins de protester contre le démenti que j'ai reçu. De votre côté, j'aime à l'espérer, vous rétracterez une parole irréfléchie. Vous êtes le premier qui ayez douté de ma sincérité; je maintiens donc mon dire en entier... Agréez, etc. »

Paul froissa le papier avec une rage concentrée, s'approcha d'un bureau, prit une plume et écrivit la réponse suivante:

« Monsieur, je ne puis accepter des excuses que vous terminez en renouvelant le blasphème contre lequel je me suis récrié, et que j'ai qualifié avec raison de mensonge. Ainsi donc, à demain, comme il a été convenu,

PAUL SAUVAL. »

Le neveu du commandant sonna et remit le pli au domestique.

— Eh bien! demanda M. Sauval, assez inquiet.

— A demain, mon oncle, que Dieu protège le juste!

— Voilà mon mariage décidément flambé, murmura le commandant. Puissé-je n'avoir rien à déplorer bientôt de plus cruel!

Le lendemain du jour si plein d'émotions pour les principaux acteurs de ce petit drame, M. Sauval, son neveu et une troisième personne de l'âge à peu près du commandant, montèrent, vers les six heures du matin, dans une voiture de place qui les entraîna au petit trot vers Belleville.

Un coupé, aux stores baissés, stationnant depuis un quart-d'heure à quelque distance de l'hôtel prit le même chemin.

Une heure après, les deux adversaires se trouvaient en présence l'un de l'autre. L'épée fut l'arme choisie. Paul demeurait calme; l'ancien soldat, pâle et tremblant devant un danger qui ne le menaçait pas personnellement, serra deux fois sur sa poitrine le fils de son frère, puis alla, sans proférer une parole, se soutenir sur le bras de son ami. Gaston paraissait vivement ému. Un des témoins croisa les fers.

— Je suis encore tout prêt à vous accorder, devant ces messieurs, la réparation que je vous ai proposée hier aux mêmes conditions, dit Gaston d'une voix presque suppliante.

— L'instant serait mal choisi pour revenir sur mon refus, répondit Paul froidement.

— Bon sang ne peut mentir! conclut le commandant, sur le front duquel perlaient de lourdes gouttes de sueur.

Le témoin s'éloigna; les fers commencèrent à se froisser.

Paul, inhabile à l'usage des armes, attaquait avec une audace dangereuse, surtout pour l'agresseur. Gaston, bien effacé, se contentait de parer les coups avec beaucoup d'art. Deux fois le premier s'était imprudemment jeté sur l'épée de son adversaire, qui avait bénévolement rompu. Gaston apportait donc infiniment plus de soins à protéger Paul contre sa propre impétuosité, qu'à se défendre lui-même. Tout-à-coup, M. de Briève poussa un cri de désespoir... Le séminariste chancela et vint tomber entre les bras de son oncle. Paul était parvenu à s'enfermer.

A la vue de son neveu défaillant, M. Sauval songea pour la première fois à un médecin, dont il n'avait point eu la précaution de s'assurer le savant ministère.

Déjà il s'accusait amèrement d'une négligence qui coûterait peut-être la vie à Paul, lorsqu'un nouveau personnage surgit sur le lieu du combat, un flacon à la main, une trousse en sautoir, et vint s'agenouiller au côté du moribond.

— Javotte !

— Cela vous étonne, commandant ? M'avez-vous vu jamais fuir le danger ou faire défaut à ses victimes ? J'ai prévu l'embarras où vous ne manqueriez pas de vous jeter et je suis venue.

M^{me} Doucet se baissa, afin d'examiner la plaie avec une attention toute scientifique.

— Pauvre enfant ! murmura-t-elle.

Le commandant épiait tous les mouvemens du docteur en jupon ; il lut sans doute sur ses traits quelque mauvais présage, car, emporté par cette espèce de délire né de la douleur, il voulut se saisir de Paul, comme si, plus puissante que l'art, l'affection eût dû arrêter les progrès du mal.

— Immobile, commandant ! ou je ne réponds de rien.

Ce disant, Javotte posa sur ses genoux la tête du malheureux jeune homme, sonda la blessure, lava la plaie avec soin, y appliqua de la charpie, et fit une ligature dont un élève en médecine eût été tout fier.

Ce pansement achevé, quelques instans s'écoulèrent au milieu du plus profond silence. M^{me} Doucet avait saisi la main de Paul, scrutant les battemens du pouls, les yeux fixés sur le visage de son malade. Elle reprit, en se parlant à elle-même :

— Nous cessons de perdre du sang... la faiblesse diminue... voici quelques filets colorés vers les tempes : c'est d'un bon augure.

M. Sauval restait muet sous le choc de tant d'émotions.

— Comme autrefois, commandant, lorsque nous restions maîtres du champ de bataille ! dit la vivandière, qui sauta au cou du vétérans dont elle couvrit les joues de deux gros et tout humides baisers.

Les deux vieux amis ayant donné un libre

cours à cet épanchement mutuel, Gaston s'approcha de M. Sauval :

— Laissez-moi, je vous en prie, Monsieur, l'occasion de réparer autant qu'il me sera possible une partie du mal arrivé par ma faute et malgré moi. Ma mère possède, à un quart d'heure de chemin, une maison de campagne. Cette habitation est gardée par de braves gens, je vous garantis leur zèle. Acceptez cet asile, où M. Paul trouvera des secours prompts et faciles.

— Sans doute, sans doute, s'écria M^{me} Doucet, qui revenait accompagnée de son laquais et de son cocher, auxquels elle ordonna d'accommoder une espèce de litière avec les coussins de la voiture.

La générosité de M. de Briève, avant et pendant le combat, n'avait point échappé à M. Sauval ; aussi se contenta-t-il de lui serrer la main en signe d'adhésion.

— Tu me réponds de sa vie, Javotte !... Que ne te devons-nous pas ?

— C'est bien ; à ce prix-là, j'aurais trop de débiteurs.

Un mouvement de M^{me} Doucet entr'ouvrit la robe de celle-ci, et les assistans purent voir briller, un instant, l'étoile de la Légion-d'Honneur sur le sein de l'ancienne cantinière.

— Hélas ! Monsieur, je crains pour Paul une blessure plus difficile à guérir.

Gaston, en parlant ainsi, montra un mouchoir brodé et ensanglanté que l'on avait trouvé sur la poitrine de Paul.

V.

L'ONCLE PREND LA ROUTE DU CIEL, LE NEVEU LA ROUTE CONTRAIRE.

Plusieurs personnes se trouvent réunies dans un salon dont les fenêtres entr'ouvertes permettent d'apercevoir une allée sablée que bordent diverses plantes. Au-delà de cette allée, aboutissant d'un côté à une cour d'entrée fermée par une grille, et de l'autre à un vaste jardin, s'élève un petit pavillon en briques, composé seulement d'un étage et séparé du corps principal de logis. C'est là que, depuis une quinzaine de jours, Paul reçoit des soins empressés. M. Sauval, M^{me} Doucet et Gaston forment pour nous la partie connue de cette réunion. Une seconde dame nous révèle, par ses manières distinguées et prévenantes, la maîtresse de maison ; sur le dernier plan, une jeune personne, assise devant un piano, en effleure légèrement les touches. L'une est la mère, l'autre est la sœur de Gaston.

Sans doute l'on a relégué à dessein la jeune fille loin du cercle qui occupe le haut bout du salon.

Celle-ci a bien compris que, sous prétexte de jouir de son talent de musicienne, on a voulu se

ménager une liberté que sa présence ne laisserait point à la conversation. Aussi, en fille soumise, ne détache-t-elle point un seul instant ses regards du cahier ouvert devant elle, ce qui n'empêche pas de saisir quelques mots, et, avec quelques mots, une espiègle de dix-huit ans sait recomposer plus d'une phrase. Les doigts effilés de l'enfant font bien, de temps à autre, vibrer une gamme, mais presque toujours elle retentit au milieu du silence qui s'établit parfois au sein du cercle discret.

M^{me} Louise de Briève soupçonne, non sans raison, qu'il s'agit de ce jeune homme dont la présence, la maladie, sont restées pour elle autant de mystères depuis que ces dames sont revenues de Paris ; or, sa petite curiosité féminine ne peut se contenter des oui-dire d'une femme-de-chambre. Louise a fait tant de suppositions à ce sujet depuis deux jours ! Il est tout naturel, en vérité, de chercher à les vérifier. Si quelque lectrice se trouvait tentée de se récrier contre une telle indiscrétion, il suffira, nous l'espérons, de lui rappeler ces paroles pleines de charité : « Que celle qui est sans reproche jette la pierre à notre nouvelle amie ! »

— Vous semblez, disait au commandant M^{me} de Briève, redouter encore pour monsieur votre neveu un danger que le médecin a déclaré entièrement détourné. Cette assertion devrait vous rassurer.

— N'ai-je pas, continua M^{me} Doucet, acheté deux messes au desservant de la Sainte-Chapelle ? n'avez-vous pas, commandant, fait brûler deux cierges à saint Babolein ?

— Peuh !... peuh !...

— Que veut dire votre irrévérencieux peuh ? Rappelé à l'ordre par le ton et le regard sérieux qui accompagnaient ces paroles, le commandant se hâta d'ajouter :

— Rien, sinon que saint Babolein n'étant pas un patron des plus influens au ciel, je m'adresserai mieux une autre fois.

— Pour moi, je crois, dit Gaston, que tout le mal de Paul n'est plus que mauvaise volonté de sa part. Son rétablissement lui coûte tous les regrets imaginables, et je pourrais affirmer qu'il souhaite pis encore que ne pas guérir. Et tout cela parce que la réponse moqueuse et méchante qu'il a reçue de cette coquette d'Elisabeth, à laquelle il s'est empressé, malgré sa faiblesse, d'apprendre la cause de notre fâcheux duel, est venue déchirer le cœur de ce pauvre et cher ami. N'oubliez pas qu'en amour la déception est, à certaines âmes, ce que la mort est pour le corps. Du reste, prenons l'avis du docteur, voyez, il traverse l'allée d'un air tout pensif, et... mais il entre.

Le petit groupe se leva humble et muet, devant la science en habit noir et en bottes vernies.

Les premières notes échappées du piano paraissant tout-à-coup recouvrer la voix perdue

depuis plus de dix grandes minutes, saluèrent l'entrée du médecin et accompagnèrent tous ses mouvemens ; mais, à peine eut-il ouvert la bouche pour répondre aux regards scrutateurs de l'assemblée, qu'une grave difficulté vint sans doute arrêter M^{me} de Briève, car elle cessa d'exécuter pour étudier du regard seulement.

— Mon ministère en ces lieux, dit le docteur, est achevé. Cependant ne vous réjouissez point trop de ma mise en fuite ; car si ma mission à moi, toute matérielle, est accomplie, la vôtre à vous, ses parens et ses amis, la vôtre, difficile cette fois, doit commencer. L'esprit de M. Paul demeure bien malade. Soit fièvre d'ambition, d'amour ou de gloire, prenez garde ! prenez garde !

Le docteur salua et sortit.

Un silence de quelques minutes fut accordé à la réflexion. Louise venait probablement de trouver une solution à la difficulté qui l'arrêtait. L'ariette interrompue bondit de nouveau sous ses doigts, puis s'arrêta brusquement.

Nos personnages, formés en nouveau conciliabule, commentaient maintenant les dernières paroles du docteur. Chacun eut son sentiment, chacun proposa un remède. Pour plus de lumières, enfin, on se résolut à se rendre auprès de Paul, afin de sonder la profondeur du mal.

Le petit conseil sortit aux sons de l'ariette, qui, folle et capricieuse, s'éveillait de nouveau.

Paul était étendu sur une causeuse, la tête penchée, les deux mains jointes sur les genoux. Telle était sa préoccupation, qu'il parut ne pas s'être aperçu tout d'abord de l'entrée des quatre visiteurs. Lorsqu'il releva la tête, on put voir son front sillonné par un de ces longs plis, dont l'âge ou le chagrin marque ses victimes ; ses yeux étaient secs, mais sa paupière enflammée par la fièvre et l'insomnie.

Après les questions, dictées, en cette circonstance, par l'intérêt plus que par l'usage et la politesse, M. Sauval pensa qu'il devait ouvrir le feu.

— Mon cher Paul, il ne suffit pas, pour détruire nos inquiétudes, de te montrer docile à toutes les prescriptions du docteur ; il faut ici faire appel à ton courage et vaincre une mélancolie, un chagrin que tu chercherais en vain à nous dissimuler.

— Mon intention n'est point de vous cacher cette souffrance, puisque votre affection l'a devinée. Oui, je sens là un mal cuisant contre lequel la lutte est impossible. Il doit exister avec moi, si je ne m'éteins avec lui.

— Ah ! je doute, j'ai honte de ta faiblesse, quand je remonte à la source du désespoir que tu confesses. Sacrifieras-tu donc à une femme sans pudeur pour elle, comme sans amour pour toi, à la courtisane qui se donne et qui se vend.

— Non, mon cher oncle, non pas à la courtisane, dont je rougis, et dont les faveurs ne me rendent plus jaloux, mais à la femme, à la créa-